

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL

Rue Saint Jean n. 30.

HONNEUR ET PATRIE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche 26. Combat de Braunsberg (Prusse), par le général Dupont (1807).

FRANCE.

L'ESPAGNE ET L'EUROPE.

On commence à sentir qu'il y a solidarité entre tous les peuples de la terre. Dès qu'un désordre a lieu quelque part, le centre européen est affecté sympathiquement. A trois mille lieues, les affaires de la Chine ont attiré l'attention de l'Europe. La Chine est aux antipodes; mais l'Espagne est à côté de nous. Les déplorable événements dont la péninsule hispanique est le théâtre ne peuvent donc manquer de tenir en émoi la politique européenne.

Dans les rapports de l'Espagne avec l'Europe, Charles-Quint, Louis XIV et Napoléon forment trois grandes époques. Les luttes de Charles-Quint et de François Ier firent naître le système d'équilibre des nationalités, en dehors de l'influence papale. La puissance espagnole tenait tête à la France et à l'Angleterre. La Russie n'existait pas. La force industrielle, maritime et militaire était alors au midi de l'Europe. L'esprit du nord n'était point encore développé. La politique de la France consistait à abaisser la maison d'Autriche et ce formidable empire du midi qui menaçait de tout envahir. C'est ce que firent Richelieu et Louis XIV, tandis que l'Angleterre opérait sa révolution intérieure et jetait les bases de sa puissance maritime. Enfin le grand monarque parvint à installer sur le trône d'Espagne un de ses petits-fils, et à l'y maintenir, malgré les luttes terribles qui mirent la France à deux doigts de sa porte. Ce fut là un événement d'une haute portée. L'empire du midi était à jamais détruit; et l'Europe septentrionale pouvait prendre son libre essor. On y vit naître en effet deux puissances nouvelles, la Prusse et la Russie; on y vit la Grande-Bretagne prendre un développement industriel et maritime bien supérieur à celui de l'Italie et de l'Espagne sous Charles-Quint.

Depuis Louis XIV jusqu'à la révolution de 89, l'Espagne gravita dans l'orbite de la France. On vit bien, de temps à autre, l'Angleterre cherchant à prendre

position sur quelques points importants des côtes de la Péninsule; mais l'influence britannique n'arrivait pas jusqu'au cœur du royaume; c'était toujours l'influence française qui y était prépondérante. Dans la coalition générale de l'Europe contre la république, l'Espagne attaqua mollement. Mais vint Napoléon, dont l'idée fixe était de renverser la puissance anglaise. Dès lors, l'Espagne devint un des champs de bataille où cette lutte à mort de Napoléon et de l'Angleterre fut le plus acharnée. Lorsque tout pliait sous la puissance du César moderne, lorsque les aigles impériales planaient sur toutes les capitales du continent, l'Espagne résistait avec une sombre et indomptable énergie, l'Espagne dévorait les armées françaises qui franchissaient les Pyrénées. On eût dit que l'Angleterre avait soufflé dans ces âmes ardentes du midi un amour fénelonien de la patrie et de la liberté. L'Espagne tout entière protestait alors contre le despotisme militaire de Napoléon, comme aujourd'hui, dans des proportions plus exiguës, la catalgne proteste encore contre le despotisme militaire d'Espartero.

Par cette lutte mémorable engagée dans la Péninsule, l'Angleterre dut à Napoléon de pénétrer au cœur du pays, et d'y acquiescer une haute influence. Sous ce rapport, on peut dire que Napoléon défit ce qu'avait fait Louis XIV, et le défit en faveur de l'Angleterre. Ce fut l'influence anglaise qui se substitua à l'influence française. Depuis 1815, l'Angleterre s'est maintenue en Espagne dans cette position. Un moment, sous la restauration, le cabinet de St. James put craindre que l'Europe absolue ne permit à la France de refaire l'œuvre de Louis XIV, et l'on entendit la voix de Canning menaçant de déchaîner les tempêtes révolutionnaires. Mais on ne recommença pas le passé; par l'invasion de 1822, la France balança l'influence de l'Angleterre, mais ne la détruisit pas. L'Angleterre avait pris pied dans la Péninsule hispanique, et elle y conserva sa position. Elle profita habilement des résolutions ultérieures pour justifier son influence.

Après 1830, la politique européenne se trouva scindée en deux camps. D'une part, la Russie et les monarchies absolues; de l'autre, l'Angleterre et les états constitutionnels. Tel fut l'esprit du quadruple traité. Mais M. Broxton et la question d'Orient ont venus changer cet état de choses, qui devait tôt ou tard amener l'abaissement de la France. Il n'y a plus en Europe deux groupes opposés, le groupe des états absolus et le groupe des états constitutionnels. Dans ce système, il est évident que l'Angleterre devrait subal-

terniser l'influence française en Europe, comme étant à la tête du groupe constitutionnel. Pareillement, la Russie, chef du groupe absolutiste, devait peser sur la Prusse et l'Autriche, et paralyser leur influence dans les questions orientales. Nous le répétons, cette situation politique n'existe plus aujourd'hui. La France a donné des gages à l'ordre européen. La révolution de 1830 n'a plus besoin d'appuis vis-à-vis de l'Europe. D'un autre côté, la Prusse et l'Autriche ont des intérêts dans la question d'Orient qui ne leur permettent plus de rester dans le groupe des états absolutistes, et sous la pression de la Russie. La distinction des deux groupes est effacée, et des intérêts identiques de paix, de liberté et d'organisation internationale, tendent chaque jour à se développer dans le centre de l'Europe.

La péninsule Hispanique doit se rattacher à la politique du centre de l'Europe, non plus par des liens de dynastie comme à l'époque de Louis XIV, mais par des liens d'association et sur le pied de la plus parfaite égalité. Ce n'est pas à dire pourtant que l'Espagne doive rompre avec l'Angleterre. Loin de là, les relations de ces deux pays doivent prendre chaque jour plus d'extension, car elles sont nécessaires à l'un et à l'autre. Mais ces relations doivent être régulières, et fondées sur la réciprocité d'avantages. Il ne faut pas que, par des combinaisons fâcheuses, l'industrie manufacturière anglaise exploite l'industrie agricole espagnole. Il ne faut pas que la manufacture catalane, quelque inférieure et imparfaite qu'elle puisse être, soit sacrifiée aux grands producteurs de Manchester, tout le coup et sans indemnité. L'Europe centrale, lorsqu'elle aura formé son union douanière, a sans doute intérêt d'y rattacher l'Espagne, comme l'a très bien pressenti M. Léon Faucher dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier. Mais il ne s'en suit pas que l'Europe centrale veuille obliger l'Espagne à fermer ses ports à l'Angleterre. Non, l'Espagne pourra s'ouvrir du côté de la mer, comme elle s'ouvrira du côté de la terre.

En l'état, on peut considérer la péninsule hispanique, politiquement et commercialement, comme tiraillée en deux sens différents par l'Angleterre et par la France. L'influence de ces deux nations y est à peu près égale, bien que l'Angleterre en ce moment paraisse avoir Espartero. Voilà maintenant ces deux nations qui envoient des forces navales devant Barcelone. Tandis que le régiment traverse le territoire espagnol et avance vers cette cité révoltée, des vaisseaux

FEUILLETON.

TROIS MALHEURS EN UN JOUR.

Extrait des Mémoires d'un Entrepreneur de mariages

AVANT-PROPOS.

Il y a un an de cela, j'étais alors rédacteur d'un petit journal de province, et chaque matin j'allais au café prendre ma tasse de chocolat pour déjeuner: là, je retrouvais chaque jour un grand nombre d'habitues, qui venaient, ainsi que moi, prendre à heures fixes leur première pâture; mais parmi tous ces gens différents de goût, d'humeur et de figure, un seul homme attirait mon attention. C'était un petit monsieur, exact comme une montre marine, à neuf heures précises il ouvrait la porte du café; à dix heures, il se retirait; il employait tout ce temps à boire sa tasse de thé au lait, à lire la quatrième page des journaux et à faire la conversation, durant quelques minutes avec ses voisins de table. Ordinairement il se plaçait dans un coin de la salle d'où il examinait avec soin toutes les physionomies qui passaient, repassaient ou se croisaient devant ses bascules. Lorsque quelques visages nouveaux s'offraient à lui, il interrogeait les garçons et prenait ensuite des notes sur un mauvais portefeuille

en maroquin éraillé; du reste, c'était un homme très poli, saluant à tout propos les personnes de sa connaissance et s'excusant jusqu'à dix fois d'avoir passé devant vous. En un mot, c'était un de ces esprits étroits et méticuleux dont personne peut soupçonner. J'entendis qu'on l'appelait M. Marion. A voir ses traits et ses cheveux gris, on le classait de suite dans la cinquantaine. Quant à son costume il était toujours propre, mais on reconnaissait la recherche d'une misère qui se déguise, la triste coquetterie d'une pauvreté qui veut se faire respecter.

Depuis un mois, j'avais remarqué une grande intimité entre le petit monsieur et un jeune homme à la toilette recherchée et aux traits jeunes. Ils déjeunaient à la même table et sortaient ensemble. Néanmoins, quoique ce rapprochement d'une indigence mal dissimulée et d'un luxe si hautement affiché, m'eût semblé étrange, je n'avais pas cherché à pénétrer ce mystère, car je savais que c'est surtout avec les gens peu fortunés qu'il faut être discret, parce que ce sont les plus susceptibles et les plus faciles à s'effaroucher.

Un jour, je m'aperçus que M. Marion et son jeune compagnon n'étaient pas venus déjeuner, selon leur habitude, cela me surprit. Le lendemain ils manquèrent encore au café, Enfin pendant trois mois on ne

les revit pas. D'abord en fit quelques commentaires sur cette double absence, mais tout cela fut bien-tôt oublié et personne ne pensait plus au petit vieux, ainsi que nous l'appelions, lorsqu'un jour il revint seul et reprit sa place favorite. Cette fois son aspect me frappa: en trois mois il avait vieilli de dix ans; sa taille s'était courbée, ses dos s'était voûté, les rides qui, auparavant ne désignaient que des ombres sur son visage, formaient alors des sillons nombreux et profonds; ses vêtements n'avaient plus cette recherche qui lui avait fait donner par quelque habitué le surnom de petit bonhomme saquin; un grand malheur ou un chagrin bien cuisant passait sur cette vieille tête grise.

Tout en faisant ces observations, mes yeux exprimaient à la fois de l'intérêt et de la compassion: le pauvre vieillard s'en aperçut et sourit amèrement. Lorsqu'il sortit il me fit un petit salut amical qui semblait dire:

— Merci de votre pitié....

Quelques jours après, monsieur Marion, déjeunait auprès de moi. Pour lui montrer que depuis longtemps je m'intéressais à son sort, je lui demandai la cause de sa longue absence.

— C'est une terrible histoire, répondit-il en hochant

anglais et des vaisseaux anglais sillonnent la Méditerranée et vont arriver dans les eaux de la Catalogne. Il est à désirer que la France et l'Angleterre, dans l'intérêt de l'humanité, puissent unir un moment leurs deux efforts d'influence pour arrêter l'effusion du sang, et pour prévenir une catastrophe imminente. Il serait douloureux de voir les rivalités de ces deux nations augmenter les discordes intestines dans la Péninsule. On peut espérer que la volonté de l'Europe sera avant tout d'empêcher la guerre civile.

Plus tard, lorsque la politique européenne centrale aura été constituée, il sera possible d'organiser les intérêts, et de rattacher l'Espagne à cette grande alliance sans briser ses relations avec l'Angleterre. La Péninsule hispanique est appelée à devenir à la fois un marché maritime et un marché continental; mais les grands principes de justice internationale, l'association et de solidarité, elle doit les chercher dans la politique européenne centrale. Si elle entrait dans cette alliance, l'Espagne n'aurait plus à regretter ce qu'elle fut aux trois époques de Charles Quint, de Louis XIV et de Napoléon.

(Pha'ange).

Le *Morning-Chronicle* exprime le désir que les nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique soient admises à jouir des avantages que l'Angleterre a obtenus de la Chine, en vertu du traité de paix conclu par Sir Henri Pottinger. Ce journal pense que le sentiment naturel des Chinois contre la nation qui leur a dicté des conditions, les déterminera à traiter les autres nations d'une manière aussi favorable que la Grande-Bretagne. Le gouvernement chinois croira devoir à sa propre sécurité d'en agir ainsi.

Eh bien! nous nous réjouissons, continue ce journal de voir que toutes les nations de la chrétienté pourront avoir leur part dans la moisson due à nos travaux. Le commerce libre de la Chine avec toutes ces contrées, loin de préjudicier à nos intérêts, les favorisera en augmentant leur bien-être. Les relations multipliées des Chinois avec les nations européennes stimuleront leur industrie, et les forceront de chercher de nouveaux débouchés.

L'ouverture d'un si vaste marché à l'exportation des produits des grandes nations commerçantes du monde, modifiera insensiblement les tendances vers le système de protection et de prohibition. Ainsi, voilà notre conquête: nous avons ouvert le commerce avec la Chine à l'Europe, à l'Amérique, à l'Inde, et une communication d'idées entre les deux fractions de la grande famille humaine. Qui pourrait calculer les conséquences d'un tel événement?

(Id.)

MONTEVIDEO.

Un employé du consulat de France à cette résidence nous apporte l'avis signé: *Theodore Pichon*, que nous publions ci-après; malgré l'heure avancée. Nous l'insérons dans les premières colonnes de notre feuille et dans les caractères les plus apparents, afin que M. Pichon se convainque que notre vif désir est que la question, si simple à la fois et si délicate

la tête. — C'est l'histoire de ma mort, car j'en mourrais s'il n'y avait d'une voix plus basse.

Et cette histoire, ne voudrez-vous pas la raconter à un ami? — Demandez-le.

— Non; cela me fait trop de mal; mais un jour vous l'apprendrez.

— Comment?

— J'ai tenu un journal exact de toutes mes opérations. Or, c'est d'après ce journal que j'écris mes mémoires.

— Qu'étes-vous donc? — dis je, en l'interrompant.

— Monsieur, j'ai été entrepreneur de mariages. Et vous, jeune homme, qui êtes-vous?

— Je suis journaliste.

— Eh bien! reprit le petit vieux, en me serrant la main, c'est à vous que je léguerais mon manuscrit; vous le lirez, vous verrez mes malheurs. Je vous laisse la liberté d'user de mon ouvrage ainsi que cela vous paraîtra convenable. — Il me quitta en parlant ainsi et je le revis plus. Quelque temps après, je reçus le fameux manuscrit. C'est de là que j'ai tiré l'histoire qui suit: je laisserai parler l'auteur des mémoires.

(La suite au prochain numéro.)

qu'il a suscité, soit au plutôt suffisamment discutée et éclaircie pour la gouverner de nos compatriotes. Nous ne craignons nullement, comme on le voit, de jouer avec M. le consul-car-tes sur table: quelques réflexions suivront cette pièce que voici:

AVIS AUX FRANÇAIS.

Le consul de France a déjà eu l'honneur, le 9 de ce mois, de rappeler à ses compatriotes que l'article 21 du code civil des Français, fait perdre leur nationalité aux Français qui, sans autorisation du roi, prennent du service militaire à l'étranger, ou s'affilient à une corporation militaire étrangère.

Mais il doit faire savoir aussi à ses compatriotes, qu'aucun Français ne peut porter en armes les couleurs françaises, que sous les ordres des autorités françaises compétentes, et que ceux qui contreviendraient à cette loi, se rendraient passibles de peines graves aux termes des articles 84 et 85 du code pénal.

Le consul a encore appris que des individus se disant Français se permettent de recruter pour un prétendu corps français, qu'ils ont promis une solde, de la nourriture et des armes aux personnes qu'ils cherchent à rendre leurs complices, et qu'ils ont osé abriter un pavillon français, avec les mots: *Bataillon de l'Ordre*, sur la baraque de Pereira où ils se proposent de caserner, sous le pavillon français, le corps qu'ils organisent.

Le consul déclare ici formellement que toutes ces démarches ont été faites d'abord à son insu, et que, dès le moment où elles sont venues à sa connaissance, il a résolu de s'y opposer. Il les a déjà dénoncées au gouvernement Oriental afin d'y mettre un terme, il fera connaître au gouvernement du roi les noms de toutes les personnes qui se prêtent à ces coupables manœuvres, faites pour compromettre tous les Français établis dans ce pays en les représentant comme quittant leur position de neutre, et prenant parti, sous leurs couleurs nationales, à des luttes dans lesquelles il ne doivent pas intervenir.

Montevideo, le 25 février 1843.

Le consul du roi,
THEODORE PICHON.

Voici donc l'article 21 encore une fois rappelé par M. Pichon qui en traduit d'ailleurs assez exactement le sens: nous verrons tout à l'heure quant à l'application; mais aujourd'hui cette citation reparait escortée des articles 84 et 85 du code pénal, ce qui pourrait effrayer quelques âmes candides qu'il est de notre devoir de rassurer, ceci nous sera facile.

Reportons-nous d'abord à des antécédents auxquels ont précédé de hauts fonctionnaires dont M. Pichon ne pourra point blâmer les actes et qui ont su conquérir l'estime générale et obtenir un avancement mérité en armant leurs compatriotes.

En 1829, Rosas et ses hordes s'avancent contre Buenos-Ayres. On apprend d'une manière positive que le pillage de la ville est prouvé aux assaillants, et leurs excès dans la campagne confirment à l'avance cette promesse infâme. Les présidents étrangers s'inquiètent, s'agitent, la presse éclaire la position, M. le consul-général de France, de Mendeville, autorise publiquement la population française à s'armer: cette population se lève en masse, et à elle viennent se joindre dans le nombreux *Bataillons de l'Ordre*, dont la conduite fut si belle,

dont les services furent éminents, la plus grande partie des autres étrangers,

Tel flatteur pervers, ou quelque honteux déserteur d'une noble cause, nous arrêtera peut-être ici par une objection que nous avons présentée: c'est ce que nous désirons. La discussion ainsi élargie, sera toute au profit de la vérité et de nos tendances invariables.

Continuons. En 1839, le chef du gouvernement oriental, après bien des actes hostiles à la France, se déclare enfin d'une manière insolente et menaçante, il ordonne même de faire feu sur nos marins: un appel est fait aussitôt à nos compatriotes qui, sur un signal donné, s'arment et se réunissent en masse sur les points qui leur sont indiqués par les autorités françaises elles-mêmes.

Les mêmes hordes dont nous avons parlé plus haut, viennent sur Montevideo en 1840: c'est encore Rosas plus que jamais notre ennemi, c'est encore sa politique infâme, ses promesses de pillage qui s'avancent, nos autorités civiles et militaires se réunissent et s'entendent. M. l'amiral Leblanc jette à terre 500 de nos braves marins, et sur l'invitation de M. le ministre Martigny et de M. le consul Bérardère, la population française en armes se groupe autour de notre drapeau.

Qu'y a-t-il de changé, nous le demanderons à tout homme consciencieux dans notre position? Rien: toujours Rosas, ses hordes et l'espoir du pillage et la haine qu'il nous porte: plus de danger pour nous que jamais. Pourquoi donc au lieu de nous guider, surtout après avoir commencé à le faire, M. Pichon semble-t-il prendre à tâche de nous décourager, de nous alarmer, et de secouer parmi nous la division, nous poussant ainsi malgré nous à des moyens extrêmes dont nous parlerons demain.

(La suite au prochain numéro.)

Depuis longtemps on cherche une force qui puisse remplacer la vapeur et qui soit moins coûteuse. Napoléon avait offert une récompense de deux millions pour celui qui en découvrirait une ne provenant d'aucun des quatre éléments. Cette découverte n'a pas été et ne pouvait être faite; mais il a été trouvé une puissance qui, si elle ne rentre pas dans les conditions du prix proposé par Napoléon, assure néanmoins tous les avantages qu'on désirait obtenir.

Grâce à cette découverte, les travaux les plus importants aujourd'hui pourront être entrepris et terminés avec des frais dix fois plus minimes que ceux exécutés jusqu'à ce jour. Le percement des isthmes de Suez et de Panama; travaux les plus importants de notre époque, pourront enfin être réalisés et offrir au commerce européen une voie plus large et plus productive que celle ouverte par la découverte de l'Amérique. La vapeur se trouvera en outre dédoublée pour un grand nombre de machines fixes, car cette force existe en assez grande profusion dans la nature pour pouvoir remplacer, en quantité, toutes les forces obtenues jusqu'à présent par les cours d'eau, le vent et la vapeur.

Nul doute que le gouvernement qui en fera l'acquisition n'obtienne, par ce seul fait, une immense supériorité sous le rapport politique et commercial; c'est pourquoi l'inventeur, qui est Français, désire pouvoir être mis en demeure d'en pouvoir faire hommage à son gouvernement.

L'autour pensant qu'il ne peut faire valoir une découverte aussi importante sans se rendre en France, demande deux cents patacons à emprunter. Il offre une hypothèque sur des rentes qu'il possède au Trésor de France.

L'autour s'engage en outre, envers les personnes qui pourraient lui offrir des garanties morales et légales suffisantes, à donner les preuves les plus positives de la véracité de sa découverte, dont il peut démontrer, d'une manière mathématique, la rapidité et la force.

S'adresser chez M. Pénéker, rue San-Francisco n° 40, ou au bureau de l'imprimerie.

M. le préfet de police a donné aujourd'hui les ordres les plus justes et les plus sévères pour que les divertissements qui dans ce pays pendant le Carnaval fussent exempts de scandales et de tout accident : à cet égard la position grave du pays émit d'ailleurs une recommandation suffisante.

Les déclarations faites hier par le capitaine D. Pedro Tomas et le soldat qui l'accompagnent sont confirmées aujourd'hui par un autre individu qui a abandonné les forces ennemies : en voici le résumé :

Oribe, n'a pas même 3000 fantassins : les corps composés d'Argentins de l'intérieur et de Correntins faits prisonniers sont gardés en vue : le découragement est extrême parmi eux. L'ennemi manque presque entièrement de vivres et de moyens de subsistance ; il est cerné et harcelé continuellement par le président Rivera. La nouvelle de la déroute de Pacheco se confirme.

Nous résumons les nouvelles d'Europe données ce soir par le *Constitucional* ; celles de France et d'Angleterre arrivent jusqu'au 23 décembre. Un refroidissement prononcé a eu lieu entre les deux puissances à propos du droit de visite, ce fonds ont essuyé dès lors une baisse considérable.

On regardait comme imminent un changement total dans le cabinet français : M. Moë, Thiers, Passy, Dufaure, Salvandy, Cousin, Le grand et le maréchal Vallée paraissaient devoir être appelés au ministère.

Barcelone se trouve dans un état affligeant. Espartaco est attaqué par la presse nationale et étrangère de la manière la plus violente.

Buenos-Aires. — Notre correspondant nous écrit : des 160,000 piastres fortes que Rosas a dû payer, Despouey seul en a reçu 101,000. Mais depuis ce paiement diverses réclamations ont été faites, elles sont appuyées sur des titres qui ont mérité toute l'attention de M. Delurde : elles s'élèvent à près de 500,000 piastres. Malgré les efforts de ce magistrat il n'a pu obtenir du ministre de Rosas qu'une promesse verbale et dédaigneuse d'examiner toutes ces créances après la guerre.

Nous donnons ici un article en espagnol qui nous est communiqué par un des plus respectables habitants : il est déjà comme une réponse aux publications de M. le consul Pichon, nous l'analyserons demain.

Sr. Redactor del Patriota.

Espero de la imparcialidad de Vd. que se dignará insertar en sus columnas el adjunto remitido en el idioma en que está escrito; ello

podiera parecer artículo ; me es preciso asegurar que me dirijo a Vd. porque varias veces que me he dirigido al *Nacional*, no ha insertado mis artículos; al vez haya tenido razon; yo tambien la tengo en no querer nada con él. Las columnas del *Constitucional* me están vedadas, como á cualquiera otro hombre pobre; esto es, si todavia cobra dinero por la insercion de comunicados. Bien puede tener fuertes y muy fuertes razones para ello; yo tambien las tengo para no dirigirme á él.

El País en que vivimos, Sr. Redactor, es un país delicioso : libertad, dulce costumbre, ausencia de horribles delitos, campo vasto para la adquisicion de riquezas, inmensos objetos para la felicidad: he aqui cuanto él comprende. Pero todas estas ventajas sobre la generalidad de los demas pueblos nada son en el dia, ó por lo menos están próximas á desaparecer; y algo mas remoto, hay el peligro de que desaparezcan para siempre. En este caso, no solamente correrán los Orientales y las cosas orientales los inminentes peligros que les amenaza, sino que los extranjeros y sus cosas tambien sufriran los mismos contrastes. Para el puñal del asesino, no hay bandera, no hay color alguno que se respete. Hasta es una verdad, así como lo es que los soldados que Oribe conduce por sobre muchos cadáveres de extranjeros, son enemigos de la humanidad entera: ellos están fuera de toda ley, porque todas las han violado con escarnio, durante algunos años de matanzas y de rapinas. El campo que infestan es el lugar de asilo de todos los criminales: el que haya cometido mas delitos tiene allí el principal puesto, cualquiera que sea su origen.

¿Porqué fatalidad, pues, en innumerable concurso de extranjeros que nos rodean, se abandonan llenos de confianza á un porvenir tan negro y tan sangriento? ¿Qué es lo que esperan todavia? Contener con un hombre, que en suma no es mas que un nombre, el furor de esos tigres que solo ansian despedazar carne humana, cualquiera que sea ella? Creen que podrán defender sus cabezas con decir—yo soy extranjero? No saben ya que una observacion semejante solo ha producido horribles carcajadas á los asesinos, al hacer saltar las de los infelices que confiaron tan ueciamente en semejante calidad?

Asi es, Sr. Redactor del *Patriota*, que no sé con que especie de sentimiento he leído hasta ahora su diario de Vd.; en él se manifiesta una gran disposicion de los residentes franceses á tomar las armas para defender sus intereses y personas en casos de que sean atacados; y este movimiento que dudo mucho no sea general, dá lugar á muchas reflexiones, que Vd. me permitirá hacer aqui.

1.º Si los franceses se arman, observando no obstante una perfecta neutralidad; ¿con qué fin se arman? Temen por ventura algo de los defensores de la Capital? Creo que no; porque ello seria una gratuita injuria al Gobierno y á sus defensores. Luego sus temores debe causarlos el ejército invasor; pero ¿qué temen de él, si ellos observan una perfecta neutralidad? Porque no se armaron durante el gobierno de Oribe? Algo hay, pues, que los obliga á tomar esa resolucion. Y ese algo no es otra cosa que muchos y muchos antecedentes que prueban que las hordas de Oribe roban y asesinan al extranjero lo mismo que al Oriental. Y si esto es así, de que les servirá esa neutralidad que quieren observar, en el caso, moralmente imposible de que Oribe tomará por asalto esta Capital? Se han creido que podrian contener un ejército capaz de vencer á nuestros guerreros, grupos de hombre, sin organizacion militar, sin armas y á terr-

dos? Si, aterrados!... Pues qué! no se sabe de que sirven grupos de hombres aunque sean europeos, contra un ejército aguerrido y vencedor? El orgullo por grandes echos pasados, no sirve de coraza ni dá mas pujanza al brazo: el plomo lo mismo atraviesa las cabezas que ha coronado el laurel, que las que han soportado el yugo de la esclavitud.

2.º Pero Oribe ha decapitado á muchos extranjeros; y sin embargo es posible que los extranjeros confien todavia en que Oribe respetará su nacionalidad? Quieren datos mas expresos y explicitos para persuadirse que todo lo que se prometen de la observancia de esa neutralidad no es mas que ridiculas situaciones, fruto de una vanidad mas ridicula todavia, y que les hace creer que el poder de un europeo es cinco veces mayor que el de un americano? Sin embargo es preciso decir en obsequio de la verdad y de la racionalidad de muchos extranjeros que los hombres que piensan así, son los menos útiles, los menos capaces de servir en los conflictos actuales á los intereses de su país respectivo y al bien de la humanidad; porque el valor y la importancia no son jamas jactanciosos.

3.º Esa neutralidad que quieren observar los hombres indiferentes, porque sus bienes y personas no son atacados inmediatamente, es inútil, y sobre inútil perjudicial. De nada les servirá: la guerra que nos traen los esclavos de Rosas es semejante á un gran torrente que arrebatá y desquicia cuanto encuentra en su curso. Causa fastidio repetir esto; pero así es la verdad.

4.º Por otra parte, supongáse que Oribe sitia verdaderamente la Ciudad; que el sitio durá algunos meses, y que las municiones de boca escasean; ¿cuales serán nuestros derechos respecto á quince ó veinte mil extranjeros indiferentes que debarasen á nuestra espalda el alimento de nuestros soldados? ¿A que nos facultaria el principio de nuestra propia conservacion? ¿Que es lo que se acostumbra hacer en un caso semejante en las plazas sitiadas? Arrojar por la violencia las bocas inútiles fuera de las murallas; y si el enemigo las rechaza con metralla, enviárselas á fuerza de metralla tambien.

5.º Nuestro deber es salvar la Patria á toda costa: todos los medios son tantos en una casa estremo. Asi, pues, yo creo que cuantos quieran vivir en el seno de la Patria, deben contribuir á su salvacion; porque en este instante no es el gobierno de una persona que se defiende, no es un sistema político, no son tampoco los intereses aislados de un pueblo: sino los intereses generales de todos los pueblos que tienen relacion con nosotros, los intereses del todo el mundo, porque se defiende la causa de la libertad de los pueblos; se pretende dar un ejemplo mas de castigo á los tiranos feroces y conquistadores; en una palabra, se quiere jurgar á la humanidad del mas feroz de sus monstruos; y la voz de la humanidad debe ser vida de todos los hombres. Ella nos llamá á todos sin excepcion á entrar en esta lucha en que se pelea por su desagravio y por el de la razon universal. Los que no acullan con el poder de su brazo, con su influencia social, con sus talentos &c., desertase de su causa sacrosanta, y sucumbiran sin remedio, ó al menos pasaran agoviados de odio y desprecio delante de los que se sacrifican.

6.º Pero es preciso hacer justicia á la poblacion Francesa: ¿qué importa que algunos hombres hayan echado una negra mancha á tan hermoso nombre. En general, ella es siempre la misma: ardiente, generosa, sublime en sus sentimientos de honor y de justicia. Donde la humanidad gime, ó donde se infiere un agra-

vio à la Patrie, cuyo amor arde en su corazon, allí está firme, decidida, pronta à los sacrificios, sin mas idea ni esperanza para lo futuro, que decirse—*hemos cumplido con nuestro deber*. En vano se pronuncia algunas frias palabras que el egoismo ha adoptado para encubrir su espíritu de decision: esas palabras son el último recurso de los que pretenden descaminarla; son como el sumbio de las balas que arroja un enemigo que va en fuga y que solo sirven para hacer mas notable su derrota.

Mucho podria decir todavía respecto à los demas extranjeros: pero....

Vd. Sr. Redactor, se servirá complementar mi obra, añadiendo sus reflexiones à las mias, para evitarme el resto de un trabajo penoso, que demanda calma è imparcialidad; y la calma por lo menos no se puede tener, cuando se habla al egoismo.

De Vd. &c.

El que otra vez ect.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 25 février.

Hambourg, 10 décembre, golette hambourgeoise *Jonh-Elena*, 82 tonneaux, cap. G. Kruls, à Bango Hulz et compagnie, avec 103 caisses effets, 72 id. meubles, 31 id. quincaillerie, 75 barriques goudron, 25 paniers pois, 25 pierres à rapasser, 100 paniers pommes de terre, 50 barils bière, 2 barils moutarde, 6 ballots papier, 30 pièces de mûre, 150 caisses genièvre, 100 paniers vides, 100 caisses allumettes phosphorées.

Buenos-Ayres, paquette *Rosa*.

Sorties du 25.

Buenos-Ayres, golette sarde *Aurora*.

Buenos-Ayres, diète brésilienne *Buen Jesus*.

Buenos-Ayres, barque anglaise *Venture*.

Gènes, brick sarde.

ONT FERME REGISTRE.

Valparaiso, et Lima; Trois mâts sarda *Paquette de Gènes*, à Villarbo.

Havre, trois mâts français *Louise Marie*, cap. Maugendre à Aymes frères.

Buenos-Ayres, barque anglaise *Venture*.

Buenos-Ayres, golette sarde *Aurora*.

Buenos-Ayres, diète brésilienne *Bon Jesus*.

Rio-Janeiro, polacre sarde *Marie*.

Philadelphie, barque américaine *Luisa*.

Buenos-Ayres, paquette *Luciano*.

AVIS DIVERS.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

AVIS. Rue St-Joseph dit des pêcheurs, No. — une porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

AVIS. La personne qui aurait trouvé un certificat d'immatriculation accordé en jan 1842 à M. Frédéric Milhan, français, né à Coix, arrondissement de Beziers, département de l'Hérault est prié de le remettre chez Milhan restaurateur, en face du Pavillon français.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à St-Catherine. L'imposant brick *Indes* de Rouen, reconnu généralement partout où il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine F..., partira pour ladite destination incessamment il prendra de

siège et des passagers qui trouvent sur son navire toutes les commodités confortables. On peut désirer en mer, on peut s'adresser pour traiter de fret et passagers, à M. Malmé, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Frémont à son bord et chez M. Scher, consignataire.

AU COMMERCE.

MM. Arnaud VILLATE et Jacques MAILLARD ont l'honneur d'aviser le public qu'à compter du 1er février courant et après règlement de tous comptes ils ont de commun accord dissous la société qui existait entre eux. M. Maillard reste à la tête de l'établissement et exclusivement chargé de l'actif et du passif: ce que les dits intéressés font savoir d'une manière légale et pour la gouverne de ceux avec qui ils ont eu quelques relations.

Les consignataires du trois mâts le *Turone*, préviennent les respectifs receveurs des marchandises, de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissements finissant le 28 courant. Les mêmes préviennent les prisonniers venus de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Trezona rue San-Benito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Mar in Cazanova jusqu'à la rue du Porton, en allant vers la Buena-Vista. Ce portefeuille renferme une papeterie délinvée par le consul belge M. Lafond, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frotto, abasca de ferreteria, à la Buena Vista.

FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

El señor A. Degruhe tiene el honor de participar à los propietarios y capitanes de buques que acaba de establecer en su taller en el nombrado en la calle San-Niquel n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, motones de vapor de patente, con sus correspondientes accesorios, y grandes y tambien ordinarios de todas clases. Tamb en un sortido completo de palos, maderas, de muelles, trinquales, masteleros de gavia, de jarcas etc, rebos, peláncas, soldadas de patente, pipas para aguas, etc, etc.

Las personas que quieran honrarlo con su confianza, serán servidas con prontitud y à precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAOER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. GARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gèrera le magasin rue du Porton et M. Dager celui de M. Bancat rue des Pescadores.

AVIS aux pères de famille qui viennent de la campagne. Ceux qui n'ont pas le moyen de payer un loyer, peuvent venir à la Fabrique de meubles de la rue San-Louis, même cadre que San Francisco; il y a là des chambres gratis pour trois familles.

Le capitaine du trois-mâts sarda français, *Ducomdie*, prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER.

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres. Ezevan Ritu y D. Pedro Parterio en la casa del Sr. Dn Manuel Lima, manzana num. 5. (buena vista) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas que tengan cuentas con ella pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y encargado de pagar las ditas y recibir los créditos.

SALON DU JARDIN.

Prix d'entrée, 12 vintins—Tous les dimanches et jours de fêtes il y aura bal dans le salon, de 2 heures après-midi jusqu'à 8 heures de soi

Au drapeau français.

Le sieur Mathieu à l'honneur de prévenir le public qu'il vient d'établir un débit de LIQUEURS ET DE RA-FRAICHISSEMENTS à l'instar de Bordeaux; il tient également un assortiment de vins vieux en bouteille; et d'excellent vin ordinaire à 4 vintins la quarte, RUE SAINT-SEBASTIEN, n. 4, vis-à-vis M. le vice-président.

M. Roiffé, instituteur, désirerait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec une cour. S'adresser à sa maison d'éducation, 800 à l'ancienne poste, rue du Porton; où à cette imprimerie.

A LOUER.—Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé, s'adresser au bureau du *Patriote*, rue St-Jean, n. 39.

A VENDRE.—Un hillard supérieur et à très bon marché. S'adresser chez Mr. Sénateur Roullier, près du marché.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffé demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffé prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-pension. Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAFE DE LA MARINE, en face de Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propreté et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. Degruhe a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitanes de navires, qu'il vient d'établir dans sa cour, déjà bien fameuse, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complet de grands mats, mats de mine, huniers, perroquets, artimon, hunes, rames, an-pècs, et généralement toutes les agrès nécessaires dans cette partie.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servies avec soin, promptitude et à des prix très modérés.

Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLESSIS, rue San Benito n. 32, se vendent, à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

Les BELL 28 BOUGIES de PORUGU Y, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPRIEUR DU CHERRO, à 8 piastres le quintal, le CHAUX déjà si connue par sa bonne qualité, faite au Carr, se vendra mesurée à des prix très modiques.

Navires en Charge.

Pour le Havre: passagers seulement.

Le trois-mâts barque française, *Louise Marie*, cap. Maugendre, touchera de retour de Buenos-Ayres, le 10 février prochain, et pourra prendre quelques passagers à son bord, qui seront bien traités et logés parfaitement dans sa vaste chambre.

S'adresser pour traiter à son consignataire, Aymes frères rue de los Pescadores, 62.

PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barca francesa *Ducomdie*, en cap. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sábado próximo admitiendo pasajeros en la cámara y en el entrepuente; las personas que quieran tratar para una ó otra cosa pueden dirigirse à su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San-Benito, núm. 30.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 18; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, Jh REYNAUD.

Imprentes Orientales, dirigées par Jh. REYNAUD.